

exaltation : la *Verité et la justice on le Cri des royalistes français* (Avignon, 1816); la *Sainte alliance ou la Trinite de Jacobin* (Avignon, 1818); l'*Ermité de Vacluse* (Avignon, 1822), etc.

ÉMERIC (Louis-Damien), littérateur français, frere du précédent, né à Eyguieres (Provence) en 1765, mort à Paris en 1825. Il commença l'étude ou droit à Avignon, puis se rendit à Paris (1795). D'une grande indolence de caractère, il végéta, publiâ dans l'*Almanach des Muses* quelques épigrammes et élégies imitées de Catulle, de Martial, fit paraître trois et quatre volumes de romans qui ne furent pas lus, des livres qui ne se vendirent pas, et finit par mourir misérable à l'hôpital. On n'a guère de lui, en dehors de quelques pièces fugitives publiées dans des revues, qu'une brochure intitulée : *Histoire géologique des pays de France*, et un ouvrage : *De la politesse* (1819, in-80), réédité sous le titre de *Nouveau guide de la politesse* (Paris, 1821, in-80).

ÉMERIC-DAVID (Toussaint-Bernard), architecte, critique français, né à Aix (Provence) le 29 août 1755, mort à Paris le 2 avril 1838. L'émigration écrivaient nous allons parcourir l'œuvre et la vie s'est fait une place très-haute dans l'histoire de l'art français, et cependant son nom ne joint pas de la notoriété qu'il méritait; il n'est guère familiar qu'aux érudits. Appartenant par sa naissance à un monde intelligent et très-éclairé, il fit de brillantes études, et grâce à ses progrès rapides, à la précocité rare de son intelligence, il fut reçu docteur en droit le 14 juin 1775. Ce résultat vraiment remarquable lui valut d'être envoyé à Paris. Il y passa quelques années, donna à Rome et à Florence une sorte de notoriété dans les conférences des jeunes avocats. Mais ses instincts d'artiste l'appelaient ailleurs; il se sentait entraîné vers l'Italie par un travail invincible. Aussi visita-t-il les pays de la première occasion pour s'en voler vers la patrie de Michel-Ange et de Raphaël. Après avoir parcouru toutes les villes de cette terre classique des arts, il se fixa à Rome et à Florence. Il s'était fait déjà avec les élèves de l'école; il s'était fait l'ami du statuaire Segias, des peintres David et Peyron, et il se livrait tout entier à l'admiration enthousiaste des chefs-d'œuvre de l'art antique et des superbes créations de la Renaissance. Il voulait connaître l'histoire de ces manifestations splendides du génie humain, et il s'aperçut bientôt que cette histoire n'existait pas, que personne n'avait écrit des lors l'histoire d'une immense ingratité. Il se mit donc à fouiller les archives, à réunir ces notes précieuses dont il se fait plus tard si bon usage. Mais il lui fallait interrompre ce travail pour revenir à Aix, où l'appelaient sa mère souffrante. A son arrivée, des affaires importantes lui firent reprendre la robe d'avocat. Ses plaidoiries brillantes lui avaient déjà donné une certaine notoriété, quand son oncle Antoine David, imprimeur du roi et du parlement, mourut subitement, lui laissant sa succession tout entière. On était en 1790. Émeric-David embrassa les idées nouvelles; mais il mit à son adhésion le calme réfléchi, la haute modération de sa nature douce, honnête et surtout indulgente. En 1790, ses concitoyens, rendant hommage à ses vertus civiques, le nomèrent officier municipal. Il devint maire en 1791. Les temps étaient durs, les passions excessives; les émeutes se succédaient terribles, avides de vengeance, aveugles quelquefois dans leurs aspirations, toujours dangereuses. Il chercha à les calmer en éclairant ses concitoyens.

Il usait, pour cela, de tous les moyens. Ainsi, pour instruire le peuple sur ses véritables intérêts, sur ses besoins réels, il publia ses *Recherches sur la répartition des contributions foncière et mobilière faite au conseil général d'Aix le 12 novembre 1791* (in-40 de 32 p.). Cette étude excellente n'eut pas le résultat qu'il en espérait. Déposant alors ses fonctions, Émeric-David se réfugia à Paris. Mais, accusé de *modérantisme* et déclaré *trahire de la patrie* en 1793, il fut obligé de fuir, de se cacher dans une ferme du Bordy. Le 9 thermidor lui permit de rentrer à Paris, et il put revenir dès lors aux arts et à ses amis de Rome. Son premier travail fut la *Musée olympique de l'école vaine des beaux-arts* (Paris, Plissant, in-18). En cette étude savante, d'une forme élégante, forte en raisons, se développait l'idée d'un musée d'exposition publique de toutes les œuvres des artistes vivants, au double point de vue de l'art plastique et de l'art industriel. Le gouvernement — chose rare — comprit l'idée et créa le musée du Luxembourg et le Conservatoire des arts et métiers.

Il se place un incident qui a laissé dans la vie d'Émeric-David une impression très-prégnante : En l'an VIII, l'Institut mit au concours la question suivante : *Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre?* Le savant critique écrivit un mémoire qui fut couronné, fut publié dans les *Annales de l'Institut* et fut consacré dans le *Journal de l'Institut* sous le titre de : *Recherches sur l'art de l'architecture* (Paris, veuve Neau, in-18). Pour rendre son travail complet, l'auteur avait demandé quelques renseignements techniques à son ami le statuaire P. Girard, et il l'avait remercié très-hautement dans sa préface. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, *Lettre à M. Émeric-David* (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique pour un voleur, un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Émeric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Le prix ne fut pas accordé à Émeric-David. Il eut un accès seulement, avec cette mention : *S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur*. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, l'a même publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'*Éloge de Puget* (1807); l'*Éloge de Poussin*, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

Émeric-David jouissait depuis longtemps d'une grande notoriété, qu'il avait d'ailleurs vaillamment concue. Aussi, quand les instituteurs du *Musée Napoléon*, Rohillard-Péronville et Laurent, vinrent présenter, en 1806, leur projet à l'Empereur, celui-ci ayant accepté le projet et Denon le celui du redécouvrir des notices, Croze-Magnat, qui avait présenté tout d'abord, fut écarté comme incapable, et remplacé par Émeric-David. Le critique, trop modeste, allaît refuser, quand Visconti, fils de son père, en la première occasion, lui remit sa collation. Émeric-David, ainsi commença ce magnifique ouvrage, malheureusement resté inachevé, mais dont les fragments nombreux donnent une haute idée d'Émeric-David, au triple point de vue de l'écrivain, de l'archéologue et de l'artiste. Lui-même en indique la disposition et les tendances dans les quelques mots suivants : « Ce plan, digne de sa réponse M. Raoul Rochette, m'offrait l'avantage : 1° de détruire l'erreur qui a fait croire que la peinture avait presque cessé dans le moyen âge, ou était réduite à des miniatures; 2° de remplir une lacune historique restée à peu près entière, malgré les travaux de Fiorillo; 3° de montrer les origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes; 4° enfin, de faire remarquer la continuation des procédés de l'art antique au travers des neuf cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à Guido de Sienne et à Cimabue. »

Malgré le zèle infatigable, les aptitudes particulières, l'ardent zèle qu'avait montré Émeric-David dans ce travail monumental, il en fut écarté un jour, à la grande stupeur du monde intelligent, et à sa place fut appelé M. Guizot, M. de Montalivet et répondit à l'écrivain, justement blessé : QUAND UN MINISTRE A PRIS UN ARRÊTÉ INJUSTE, IL PEUT EN AVOIR DU REGRET, MAIS IL NE PEUT PAS SUR UN FAIT ACCOMPLI.

Émeric-David, à cette époque, représentait au Corps législatif le département des Bouches-du-Rhône, qui l'avait élu en 1809. Dans ces six années de législature, jusqu'à la dissolution de 1815, il se fit remarquer surtout comme orateur que comme économiste. Il fut nommé membre de l'Institut en 1816. La Restauration, cependant, ne fut guère plus juste envers lui que l'Empire; aussi Émeric-David manifesta-t-il plus d'une fois toute l'amertume que ces injustices avaient laissée en lui; par exemple, dans sa discussion avec M. Raoul Rochette, à propos de la peinture murale chez les anciens, il mit quelque vivacité à relever les erreurs nombreuses de son adversaire. Il défendit, avec non moins de talent et de succès, l'art français passionnément attaqué par le comte Clogomara, dans la *Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, fino al secolo XIX, per servizio di continuazione alle opere di Winkelmann e di Agincourt*; et l'Académie nie de ses renseignements. Il était à cette époque un *Monteur universel*, où il a publié, entre autres choses remarquables, un *Traité historique de la réformation de la peinture, depuis l'époque de Vénus jusqu'aujourd'hui*, puis des *Remarques de Salon*. Il fut appelé aussi à la *Biographie universelle*, où il a laissé une véritable *Histoire de l'art*. Il faisait encore partie de la commission chargée par l'Académie d'achever l'*Histoire littéraire de la France*, qu'avait commencée les bénédictins. Dans ce dernier travail, où il ne s'est occupé que des troubadours, il est resté peut-être au-dessous de lui-même; mais, en revanche, il donna bientôt après toute la mesure de son talent d'écrivain, de son érudit archéologique, dans le *Jupiter, recherches sur ce dieu, sur son culte* (Paris, 1820), et dans un autre ouvrage intitulé : *Recherches sur l'art de l'épigramme* (Paris, 1823, 2 vol. in-80). Ce ouvrage littéraire, dont la valeur ne s'est pas amoindrie malgré les progrès de l'archéolo-

logie, eut un succès immense; en Allemagne, on le regarda encore comme le dernier mot de l'érudition dans sa profession. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, *Lettre à M. Émeric-David* (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique pour un voleur, un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Émeric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Le prix ne fut pas accordé à Émeric-David. Il eut un accès seulement, avec cette mention : *S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur*. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, l'a même publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'*Éloge de Puget* (1807); l'*Éloge de Poussin*, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

Émeric-David jouissait depuis longtemps d'une grande notoriété, qu'il avait d'ailleurs vaillamment concue. Aussi, quand les instituteurs du *Musée Napoléon*, Rohillard-Péronville et Laurent, vinrent présenter, en 1806, leur projet à l'Empereur, celui-ci ayant accepté le projet et Denon le celui du redécouvrir des notices, Croze-Magnat, qui avait présenté tout d'abord, fut écarté comme incapable, et remplacé par Émeric-David. Le critique, trop modeste, allaît refuser, quand Visconti, fils de son père, en la première occasion, lui remit sa collation. Émeric-David, ainsi commença ce magnifique ouvrage, malheureusement resté inachevé, mais dont les fragments nombreux donnent une haute idée d'Émeric-David, au triple point de vue de l'écrivain, de l'archéologue et de l'artiste. Lui-même en indique la disposition et les tendances dans les quelques mots suivants : « Ce plan, digne de sa réponse M. Raoul Rochette, m'offrait l'avantage : 1° de détruire l'erreur qui a fait croire que la peinture avait presque cessé dans le moyen âge, ou était réduite à des miniatures; 2° de remplir une lacune historique restée à peu près entière, malgré les travaux de Fiorillo; 3° de montrer les origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes; 4° enfin, de faire remarquer la continuation des procédés de l'art antique au travers des neuf cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à Guido de Sienne et à Cimabue. »

Malgré le zèle infatigable, les aptitudes particulières, l'ardent zèle qu'avait montré Émeric-David dans ce travail monumental, il en fut écarté un jour, à la grande stupeur du monde intelligent, et à sa place fut appelé M. Guizot, M. de Montalivet et répondit à l'écrivain, justement blessé : QUAND UN MINISTRE A PRIS UN ARRÊTÉ INJUSTE, IL PEUT EN AVOIR DU REGRET, MAIS IL NE PEUT PAS SUR UN FAIT ACCOMPLI.

Émeric-David, à cette époque, représentait au Corps législatif le département des Bouches-du-Rhône, qui l'avait élu en 1809. Dans ces six années de législature, jusqu'à la dissolution de 1815, il se fit remarquer surtout comme orateur que comme économiste. Il fut nommé membre de l'Institut en 1816. La Restauration, cependant, ne fut guère plus juste envers lui que l'Empire; aussi Émeric-David manifesta-t-il plus d'une fois toute l'amertume que ces injustices avaient laissée en lui; par exemple, dans sa discussion avec M. Raoul Rochette, à propos de la peinture murale chez les anciens, il mit quelque vivacité à relever les erreurs nombreuses de son adversaire. Il défendit, avec non moins de talent et de succès, l'art français passionnément attaqué par le comte Clogomara, dans la *Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, fino al secolo XIX, per servizio di continuazione alle opere di Winkelmann e di Agincourt*; et l'Académie nie de ses renseignements. Il était à cette époque un *Monteur universel*, où il a publié, entre autres choses remarquables, un *Traité historique de la réformation de la peinture, depuis l'époque de Vénus jusqu'aujourd'hui*, puis des *Remarques de Salon*. Il fut appelé aussi à la *Biographie universelle*, où il a laissé une véritable *Histoire de l'art*. Il faisait encore partie de la commission chargée par l'Académie d'achever l'*Histoire littéraire de la France*, qu'avait commencée les bénédictins. Dans ce dernier travail, où il ne s'est occupé que des troubadours, il est resté peut-être au-dessous de lui-même; mais, en revanche, il donna bientôt après toute la mesure de son talent d'écrivain, de son érudit archéologique, dans le *Jupiter, recherches sur ce dieu, sur son culte* (Paris, 1820), et dans un autre ouvrage intitulé : *Recherches sur l'art de l'épigramme* (Paris, 1823, 2 vol. in-80). Ce ouvrage littéraire, dont la valeur ne s'est pas amoindrie malgré les progrès de l'archéolo-

gie, eut un succès immense; en Allemagne, on le regarda encore comme le dernier mot de l'érudition dans sa profession. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, *Lettre à M. Émeric-David* (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique pour un voleur, un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Émeric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Le prix ne fut pas accordé à Émeric-David. Il eut un accès seulement, avec cette mention : *S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur*. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, l'a même publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'*Éloge de Puget* (1807); l'*Éloge de Poussin*, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

logie, eut un succès immense; en Allemagne, on le regarda encore comme le dernier mot de l'érudition dans sa profession. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, *Lettre à M. Émeric-David* (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique pour un voleur, un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Émeric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Le prix ne fut pas accordé à Émeric-David. Il eut un accès seulement, avec cette mention : *S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur*. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, l'a même publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'*Éloge de Puget* (1807); l'*Éloge de Poussin*, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

Émeric-David jouissait depuis longtemps d'une grande notoriété, qu'il avait d'ailleurs vaillamment concue. Aussi, quand les instituteurs du *Musée Napoléon*, Rohillard-Péronville et Laurent, vinrent présenter, en 1806, leur projet à l'Empereur, celui-ci ayant accepté le projet et Denon le celui du redécouvrir des notices, Croze-Magnat, qui avait présenté tout d'abord, fut écarté comme incapable, et remplacé par Émeric-David. Le critique, trop modeste, allaît refuser, quand Visconti, fils de son père, en la première occasion, lui remit sa collation. Émeric-David, ainsi commença ce magnifique ouvrage, malheureusement resté inachevé, mais dont les fragments nombreux donnent une haute idée d'Émeric-David, au triple point de vue de l'écrivain, de l'archéologue et de l'artiste. Lui-même en indique la disposition et les tendances dans les quelques mots suivants : « Ce plan, digne de sa réponse M. Raoul Rochette, m'offrait l'avantage : 1° de détruire l'erreur qui a fait croire que la peinture avait presque cessé dans le moyen âge, ou était réduite à des miniatures; 2° de remplir une lacune historique restée à peu près entière, malgré les travaux de Fiorillo; 3° de montrer les origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes; 4° enfin, de faire remarquer la continuation des procédés de l'art antique au travers des neuf cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à Guido de Sienne et à Cimabue. »

Malgré le zèle infatigable, les aptitudes particulières, l'ardent zèle qu'avait montré Émeric-David dans ce travail monumental, il en fut écarté un jour, à la grande stupeur du monde intelligent, et à sa place fut appelé M. Guizot, M. de Montalivet et répondit à l'écrivain, justement blessé : QUAND UN MINISTRE A PRIS UN ARRÊTÉ INJUSTE, IL PEUT EN AVOIR DU REGRET, MAIS IL NE PEUT PAS SUR UN FAIT ACCOMPLI.

Émeric-David, à cette époque, représentait au Corps législatif le département des Bouches-du-Rhône, qui l'avait élu en 1809. Dans ces six années de législature, jusqu'à la dissolution de 1815, il se fit remarquer surtout comme orateur que comme économiste. Il fut nommé membre de l'Institut en 1816. La Restauration, cependant, ne fut guère plus juste envers lui que l'Empire; aussi Émeric-David manifesta-t-il plus d'une fois toute l'amertume que ces injustices avaient laissée en lui; par exemple, dans sa discussion avec M. Raoul Rochette, à propos de la peinture murale chez les anciens, il mit quelque vivacité à relever les erreurs nombreuses de son adversaire. Il défendit, avec non moins de talent et de succès, l'art français passionnément attaqué par le comte Clogomara, dans la *Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, fino al secolo XIX, per servizio di continuazione alle opere di Winkelmann e di Agincourt*; et l'Académie nie de ses renseignements. Il était à cette époque un *Monteur universel*, où il a publié, entre autres choses remarquables, un *Traité historique de la réformation de la peinture, depuis l'époque de Vénus jusqu'aujourd'hui*, puis des *Remarques de Salon*. Il fut appelé aussi à la *Biographie universelle*, où il a laissé une véritable *Histoire de l'art*. Il faisait encore partie de la commission chargée par l'Académie d'achever l'*Histoire littéraire de la France*, qu'avait commencée les bénédictins. Dans ce dernier travail, où il ne s'est occupé que des troubadours, il est resté peut-être au-dessous de lui-même; mais, en revanche, il donna bientôt après toute la mesure de son talent d'écrivain, de son érudit archéologique, dans le *Jupiter, recherches sur ce dieu, sur son culte* (Paris, 1820), et dans un autre ouvrage intitulé : *Recherches sur l'art de l'épigramme* (Paris, 1823, 2 vol. in-80). Ce ouvrage littéraire, dont la valeur ne s'est pas amoindrie malgré les progrès de l'archéolo-

gie, eut un succès immense; en Allemagne, on le regarda encore comme le dernier mot de l'érudition dans sa profession. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, *Lettre à M. Émeric-David* (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique pour un voleur, un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Émeric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Le prix ne fut pas accordé à Émeric-David. Il eut un accès seulement, avec cette mention : *S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur*. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, l'a même publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'*Éloge de Puget* (1807); l'*Éloge de Poussin*, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

Émeric-David jouissait depuis longtemps d'une grande notoriété, qu'il avait d'ailleurs vaillamment concue. Aussi, quand les instituteurs du *Musée Napoléon*, Rohillard-Péronville et Laurent, vinrent présenter, en 1806, leur projet à l'Empereur, celui-ci ayant accepté le projet et Denon le celui du redécouvrir des notices, Croze-Magnat, qui avait présenté tout d'abord, fut écarté comme incapable, et remplacé par Émeric-David. Le critique, trop modeste, allaît refuser, quand Visconti, fils de son père, en la première occasion, lui remit sa collation. Émeric-David, ainsi commença ce magnifique ouvrage, malheureusement resté inachevé, mais dont les fragments nombreux donnent une haute idée d'Émeric-David, au triple point de vue de l'écrivain, de l'archéologue et de l'artiste. Lui-même en indique la disposition et les tendances dans les quelques mots suivants : « Ce plan, digne de sa réponse M. Raoul Rochette, m'offrait l'avantage : 1° de détruire l'erreur qui a fait croire que la peinture avait presque cessé dans le moyen âge, ou était réduite à des miniatures; 2° de remplir une lacune historique restée à peu près entière, malgré les travaux de Fiorillo; 3° de montrer les origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes; 4° enfin, de faire remarquer la continuation des procédés de l'art antique au travers des neuf cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à Guido de Sienne et à Cimabue. »

Malgré le zèle infatigable, les aptitudes particulières, l'ardent zèle qu'avait montré Émeric-David dans ce travail monumental, il en fut écarté un jour, à la grande stupeur du monde intelligent, et à sa place fut appelé M. Guizot, M. de Montalivet et répondit à l'écrivain, justement blessé : QUAND UN MINISTRE A PRIS UN ARRÊTÉ INJUSTE, IL PEUT EN AVOIR DU REGRET, MAIS IL NE PEUT PAS SUR UN FAIT ACCOMPLI.

logie, eut un succès immense; en Allemagne, on le regarda encore comme le dernier mot de l'érudition dans sa profession. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, *Lettre à M. Émeric-David* (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique pour un voleur, un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Émeric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Le prix ne fut pas accordé à Émeric-David. Il eut un accès seulement, avec cette mention : *S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur*. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, l'a même publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'*Éloge de Puget* (1807); l'*Éloge de Poussin*, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

Émeric-David jouissait depuis longtemps d'une grande notoriété, qu'il avait d'ailleurs vaillamment concue. Aussi, quand les instituteurs du *Musée Napoléon*, Rohillard-Péronville et Laurent, vinrent présenter, en 1806, leur projet à l'Empereur, celui-ci ayant accepté le projet et Denon le celui du redécouvrir des notices, Croze-Magnat, qui avait présenté tout d'abord, fut écarté comme incapable, et remplacé par Émeric-David. Le critique, trop modeste, allaît refuser, quand Visconti, fils de son père, en la première occasion, lui remit sa collation. Émeric-David, ainsi commença ce magnifique ouvrage, malheureusement resté inachevé, mais dont les fragments nombreux donnent une haute idée d'Émeric-David, au triple point de vue de l'écrivain, de l'archéologue et de l'artiste. Lui-même en indique la disposition et les tendances dans les quelques mots suivants : « Ce plan, digne de sa réponse M. Raoul Rochette, m'offrait l'avantage : 1° de détruire l'erreur qui a fait croire que la peinture avait presque cessé dans le moyen âge, ou était réduite à des miniatures; 2° de remplir une lacune historique restée à peu près entière, malgré les travaux de Fiorillo; 3° de montrer les origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes; 4° enfin, de faire remarquer la continuation des procédés de l'art antique au travers des neuf cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à Guido de Sienne et à Cimabue. »

Malgré le zèle infatigable, les aptitudes particulières, l'ardent zèle qu'avait montré Émeric-David dans ce travail monumental, il en fut écarté un jour, à la grande stupeur du monde intelligent, et à sa place fut appelé M. Guizot, M. de Montalivet et répondit à l'écrivain, justement blessé : QUAND UN MINISTRE A PRIS UN ARRÊTÉ INJUSTE, IL PEUT EN AVOIR DU REGRET, MAIS IL NE PEUT PAS SUR UN FAIT ACCOMPLI.

Émeric-David, à cette époque, représentait au Corps législatif le département des Bouches-du-Rhône, qui l'avait élu en 1809. Dans ces six années de législature, jusqu'à la dissolution de 1815, il se fit remarquer surtout comme orateur que comme économiste. Il fut nommé membre de l'Institut en 1816. La Restauration, cependant, ne fut guère plus juste envers lui que l'Empire; aussi Émeric-David manifesta-t-il plus d'une fois toute l'amertume que ces injustices avaient laissée en lui; par exemple, dans sa discussion avec M. Raoul Rochette, à propos de la peinture murale chez les anciens, il mit quelque vivacité à relever les erreurs nombreuses de son adversaire. Il défendit, avec non moins de talent et de succès, l'art français passionnément attaqué par le comte Clogomara, dans la *Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, fino al secolo XIX, per servizio di continuazione alle opere di Winkelmann e di Agincourt*; et l'Académie nie de ses renseignements. Il était à cette époque un *Monteur universel*, où il a publié, entre autres choses remarquables, un *Traité historique de la réformation de la peinture, depuis l'époque de Vénus jusqu'aujourd'hui*, puis des *Remarques de Salon*. Il fut appelé aussi à la *Biographie universelle*, où il a laissé une véritable *Histoire de l'art*. Il faisait encore partie de la commission chargée par l'Académie d'achever l'*Histoire littéraire de la France*, qu'avait commencée les bénédictins. Dans ce dernier travail, où il ne s'est occupé que des troubadours, il est resté peut-être au-dessous de lui-même; mais, en revanche, il donna bientôt après toute la mesure de son talent d'écrivain, de son érudit archéologique, dans le *Jupiter, recherches sur ce dieu, sur son culte* (Paris, 1820), et dans un autre ouvrage intitulé : *Recherches sur l'art de l'épigramme* (Paris, 1823, 2 vol. in-80). Ce ouvrage littéraire, dont la valeur ne s'est pas amoindrie malgré les progrès de l'archéolo-

gie, eut un succès immense; en Allemagne, on le regarda encore comme le dernier mot de l'érudition dans sa profession. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, *Lettre à M. Émeric-David* (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique pour un voleur, un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Émeric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Le prix ne fut pas accordé à Émeric-David. Il eut un accès seulement, avec cette mention : *S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur*. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, l'a même publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'*Éloge de Puget* (1807); l'*Éloge de Poussin*, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

Émeric-David jouissait depuis longtemps d'une grande notoriété, qu'il avait d'ailleurs vaillamment concue. Aussi, quand les instituteurs du *Musée Napoléon*, Rohillard-Péronville et Laurent, vinrent présenter, en 1806, leur projet à l'Empereur, celui-ci ayant accepté le projet et Denon le celui du redécouvrir des notices, Croze-Magnat, qui avait présenté tout d'abord, fut écarté comme incapable, et remplacé par Émeric-David. Le critique, trop modeste, allaît refuser, quand Visconti, fils de son père, en la première occasion, lui remit sa collation. Émeric-David, ainsi commença ce magnifique ouvrage, malheureusement resté inachevé, mais dont les fragments nombreux donnent une haute idée d'Émeric-David, au triple point de vue de l'écrivain, de l'archéologue et de l'artiste. Lui-même en indique la disposition et les tendances dans les quelques mots suivants : « Ce plan, digne de sa réponse M. Raoul Rochette, m'offrait l'avantage : 1° de détruire l'erreur qui a fait croire que la peinture avait presque cessé dans le moyen âge, ou était réduite à des miniatures; 2° de remplir une lacune historique restée à peu près entière, malgré les travaux de Fiorillo; 3° de montrer les origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes; 4° enfin, de faire remarquer la continuation des procédés de l'art antique au travers des neuf cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à Guido de Sienne et à Cimabue. »

Malgré le zèle infatigable, les aptitudes particulières, l'ardent zèle qu'avait montré Émeric-David dans ce travail monumental, il en fut écarté un jour, à la grande stupeur du monde intelligent, et à sa place fut appelé M. Guizot, M. de Montalivet et répondit à l'écrivain, justement blessé : QUAND UN MINISTRE A PRIS UN ARRÊTÉ INJUSTE, IL PEUT EN AVOIR DU REGRET, MAIS IL NE PEUT PAS SUR UN FAIT ACCOMPLI.

logie, eut un succès immense; en Allemagne, on le regarda encore comme le dernier mot de l'érudition dans sa profession. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, *Lettre à M. Émeric-David* (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique pour un voleur, un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Émeric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : *Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence?* Le prix ne fut pas accordé à Émeric-David. Il eut un accès seulement, avec cette mention : *S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur*. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, l'a même publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'*Éloge de Puget* (1807); l'*Éloge de Poussin*, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

Émeric-David jouissait depuis longtemps d'une grande notoriété, qu'il avait d'ailleurs vaillamment concue. Aussi, quand les instituteurs du *Musée Napoléon*, Rohillard-Péronville et Laurent, vinrent présenter, en 1806, leur projet à l'Empereur, celui-ci ayant accepté le projet et Denon le celui du redécouvrir des notices, Croze-Magnat, qui avait présenté tout d'abord, fut écarté comme incapable, et remplacé par Émeric-David. Le critique, trop modeste, allaît refuser, quand Visconti, fils de son père, en la première occasion, lui remit sa collation. Émeric-David, ainsi commença ce magnifique ouvrage, malheureusement resté inachevé, mais dont les fragments nombreux donnent une haute idée d'Émeric-David, au triple point de vue de l'écrivain, de l'archéologue et de l'artiste. Lui-même en indique la disposition et les tendances dans les quelques mots suivants : « Ce plan, digne de sa réponse M. Raoul Rochette, m'offrait l'avantage : 1° de détruire l'erreur qui a fait croire que la peinture avait presque cessé dans le moyen âge, ou était réduite à des miniatures; 2° de remplir une lacune historique restée à peu près entière, malgré les travaux de Fiorillo; 3° de montrer les origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes; 4° enfin, de faire remarquer la continuation des procédés de l'art antique au travers des neuf cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à Guido de Sienne et à Cimabue. »

Malgré le zèle infatigable, les aptitudes particulières, l'ardent zèle qu'avait montré Émeric-David dans ce travail monumental, il en fut écarté un jour, à la grande stupeur du monde intelligent, et à sa place fut appelé M. Guizot, M. de Montalivet et répondit à l'écrivain, justement blessé : QUAND UN MINISTRE A PRIS UN ARRÊTÉ INJUSTE, IL PEUT EN AVOIR DU REGRET, MAIS IL NE PEUT PAS SUR UN FAIT ACCOMPLI.

Émeric-David, à cette époque, représentait au Corps législatif le département des Bouches-du-Rhône, qui l'avait élu en 1809. Dans ces six années de législature, jusqu'à la dissolution de 1815, il se fit remarquer surtout comme orateur que comme économiste. Il fut nommé membre de l'Institut en 1816. La Restauration, cependant, ne fut guère plus juste envers lui que l'Empire; aussi Émeric-David manifesta-t-il plus d'une fois toute l'amertume que ces